



HAL
open science

Le Queer et la Lettre

Michèle Ramond

► **To cite this version:**

| Michèle Ramond. Le Queer et la Lettre. Iberic@l, 2016, 9, pp.15-24. hal-03800595

HAL Id: hal-03800595

<https://hal.science/hal-03800595>

Submitted on 6 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le *Queer* et la Lettre

Michèle Ramond

Université Paris VIII

Mas a minh'alma está com o que
vejo menos.

Álvaro de Campos

Descolei-me de mim.

Clarice Lispector

Je décide de m'évader de mes livres qui m'espionnent partout depuis leurs étagères ou posés sur des chaises, des tabourets, des bras de fauteuil, ou couchés par terre avec des magazines et des volumes de thèses sur les littératures universelles prenant acte de toutes les théories sur l'esthétique, le langage, la sexualité, la folie, le texte et l'image depuis Aristote et Platon. Je sors de la maison pour me cultiver un peu. Et pour me reposer la tête en compagnie d'un beau film, peut-être deux. Là, au cœur de Hambourg, ville hantée par le passage de Mohammed Atta, me voici plongée dans une intrigue haletante (*A most wanted man*) autour d'un jeune Tchétchène pisté par une unité secrète d'espionnage qui veut le protéger, elle-même surveillée et finalement piégée par les services secrets internationaux allemands et américains aux réflexes guerriers, traîtres et embusqués, unis pour la cause de l'ordre et de la sécurité du monde. Éblouie par une intrigue qu'imagina John le Carré, par le talent du réalisateur (Anton Corbijn) et par le jeu incomparable du défunt Philipp Seymour Hoffman, je me retrouve plongée dans le climat islamophobe et paranoïaque de l'été passé entre tirs de roquettes et bombardements à Gaza, et marée montante djihadiste depuis la Centrafrique, le Mali, la Syrie, l'Irak, les terres de l'écriture et du Croissant Fertile. Un été *queer*, étrange et surtout meurtrier avec des plages, des lagunes, des forêts et des villes éclaboussées de sang. Je décide de voir un autre film pour me reposer des émotions et des contrariétés de celui-là, la Russie terre de Dostoïevski devrait me fournir deux heures de recueillement sacré, probablement aussi de tourments intérieurs

et de méditation métaphysique, je repense avec nostalgie à Tarkovsky, à son énigmatique et poignant *Stalker*... Le biblique Léviathan (*Léviathan* de Andreï Zviaguintsev) devrait faire l'affaire, dragon d'Apocalypse ou bouche de l'Enfer ou baleine de Melville ou poisson Bleu Nuit ou figure de l'État, ma dose d'évasion spirituelle et de restructuration idéologique dans les bras de mère Russie est assurée. Solide et splendide dépression, Kolia le modeste garagiste se battant contre ces moulins à vent d'un aujourd'hui scandaleusement déprimant, un État et une Église dévoyés par la toute puissance de la Finance mondiale réduite ici à une oligarchie locale corrompue alliée à une police et à une justice toutes deux au service exclusif des financiers. Ce micro-monde sur les rives de la mer de Barents est tout notre monde, journallement illustré dans les nouvelles mal commentées qui nous arrivent du monde, scandales financiers, malversations, alliances honteuses de l'argent, du crime et du pouvoir politique, menaces terroristes, pandémies à l'horizon.

Retournerai-je épuisée à la tour de Mélibée, à la chambre de Juliette, à la grotte de Sigismond, au château de Kronborg, à Elseneur, à la chambre de Petit Jaunet, au jardin d'hiver de *La chambre claire*, avec Eugénie à la cour du tonnelier, à la cathédrale d'Esmeralda, à l'Enfer de Dante, en Avignon avec Laure et Pétrarque, dans un certain bistro à Lisbonne ? J'hésite, je marche sur des décombres d'introductions, de conclusions et de plans, sur des journaux de la veille et de l'avant-veille, je tombe sur les Indiens Waraos du Vénézuéla, dans la région du delta de l'Orénoque ; vieux de 8500 ans, ils comptent parmi eux des *tida wena* transgenres, dotés d'un double esprit féminin et masculin, dualité qui leur facilite l'accès aux âmes des ancêtres. Je songe aux divinités *woros* qui hantent l'imagination du garçon Jacob dans le premier récit écrit par Roa Bastos, *Lucha hasta el alba*. Sauf qu'aujourd'hui, le progrès aidant comme toujours, les *tida wena* sont accusés de propager le sida. L'article est accompagné de très belles photos du photographe espagnol Alvaro Laiz. Voilà un très ancien peuple nomade dont les chamans transgenres deviennent, avec l'essor de l'exploitation pétrolière et du tourisme, des réprouvés. Un statut séculièrement respecté dans les populations nomades ou indigènes devient aujourd'hui facteur d'exclusion. C'est l'image inversée de ce qui constitue chez nous, dans le monde moderne, et en particulier aux États-Unis, un état sociétal avancé. Nous avons tous entendu parler de Chloé ex-Wilfrid, de Marie (Marie-Édith Cypris) ex-Marc, mon regard tombe à présent sur Martine Rothblatt ex-Martin, la femme d'affaires la mieux payée des États-Unis, une chef d'entreprise visionnaire, férue d'intelligence artificielle. Elle crée Geostar puis Sirius, un système de navigation automobile, par de minuscules antennes satellites, permettant aux conducteurs de ne jamais perdre le signal radio ; elle fonde ensuite la société biomédicale United Therapeutics et lance le mouvement philosophique transhumaniste Terasem qui poursuit plusieurs objectifs scientifiques dont celui de créer un robot d'intelligence artificielle capable de cloner un être vivant, validant la faisabilité du rêve de vie éternelle. Son premier robot clone ainsi Bina, sa compagne depuis 33 ans, mais c'est à tout un système de survie et même de vie éternelle (d'immortalité numérique) auquel elle songe par l'invention de gadgets intelligents qui pénétreront dans le corps pour guérir des maladies et transformer l'organisme humain au point de parvenir à le rendre éternel. Technophile et futuriste, Martine est une trans au sens le plus scientifique et utopiste du mot, par ses modifications hormonales et chirurgicales elle n'est d'ailleurs pas (selon elle) devenue une femme, tel n'était pas exactement son désir : elle s'est bien plutôt fabriqué un corps lesbien, un corps *queer* futuriste libéré de ses limites et de ses divisions biologiques, un cyborg très particulier où l'humain se rêve confondu avec le numérique, porté et transporté par le désir d'éternité. Futuriste technologiste, elle est à tous points

de vue un intergenre (une *gender queer*), irréductible à un des deux genres codifiés, masculin et/ou féminin, et dépassant tous les cloisonnements y compris cette frontière entre vie et mort qu'elle espère vaincre par la maîtrise de la technique et du numérique, elle est en somme une libertarienne philanthrope qui pense et qui travaille aussi dans un but humaniste. Sauf qu'un problème se pose qui nous fait penser à une démarche plus élitiste qu'humaniste : que ferait en effet l'humanité si elle continuait sur tous les continents et dans toutes les classes sociales de s'accroître par les naissances tout en vainquant les maladies et la mort et en accomplissant ce rêve techniciste d'immortalité ? Rêve scientifique généreux qui concerne tout le genre humain ou rêve élitiste libertarien partagé par les géniaux ingénieurs de Google ou de PayPal ? La philosophie *queer* qui prône la liberté de genre, qui plaide par conséquent pour une refonte totale des catégories de genres et qui de fait abolit la différenciation légale des individus entre hommes et femmes, puisque les organes génitaux ne doivent plus définir notre rôle dans la société, ne franchirait donc pas que les frontières entre les catégories sexuelles traditionnelles, cette philosophie révolutionnaire tend dans les cas extrêmes à constituer un transhumanisme ; celui-ci dit bien ce qu'il est, le rêve ou plutôt même le projet déjà en marche d'un univers complètement transformé par l'intelligence artificielle et par les possibilités thérapeutiques de la nanotechnologie où une minorité d'êtres virtuellement humains accéderait à l'immortalité numérique. À supposer que cette humanité transgenre, au sens le plus vaste du terme, parvienne un jour à s'imposer, que deviendra la grande masse des humains cantonnés dans la pauvreté dérisoire de leurs organes traditionnels, asservis par leur dimorphisme sexuel ? Qui aura en charge l'économie réelle des pays et du monde, l'agriculture, l'élevage, l'élaboration des produits nécessaires à la survie, la distribution, l'instruction élémentaire, la santé, la police, les transports, l'armée, le traitement des eaux, le recyclage des déchets, la fourniture de l'énergie... et qui dans les Silicon Valley du monde ouvrira la voie à ces visions d'avenir, ces innovations transhumaines vouées à dépasser rapidement la puissance du cerveau humain et les espérances de vie de tant de corps rivés à leurs organes, et à fabriquer des humains transhumains, totalement et exclusivement trans ? À l'horizon de ce projet qui n'est plus seulement une utopie (et s'il était encore une utopie celle-ci n'en serait pas moins l'annonce d'un changement radical dans les pratiques humaines pour les années à venir), je vois se dessiner un état du monde où les inégalités liées au sexe (les inégalités entre les hommes et les femmes étant les plus criantes et à la base de toutes les autres injustices et discriminations) se déplaceraient insensiblement vers une totale refonte des catégories humaines. Les bénéficiaires de ce remaniement sociétal seraient une minorité d'élus : les chantres de l'immortalité numérique et la petite société technocratique consacrée au prolongement de la vie. Les laissés pour compte seraient la grande masse des autres humains, tous sexes confondus. Et je ne serais pas étonnée que l'écrasante majorité des transhumanistes soient des hommes, et même plutôt des hommes narcissiques, ce qui ne signifie pas que le narcissisme ait quelque chose à voir avec le dimorphisme sexuel. Il est vrai que le fait même de télécharger (ou de pouvoir le faire) nos interviews vidéo, nos photographies, nos tests, nos examens cliniques, nos textes, nos livres, nos commandes par internet, soit l'intégralité de notre vie numérique, nous donne déjà à tous l'idée de ce que pourrait être une survie numérique en l'absence de corps et d'organes et bien sûr d'organes génitaux. L'utopie d'une immortalité transhumaine s'enracine dans cet empire croissant de l'existence numérique, mais ce qui nous intéresse surtout en ce moment c'est de constater que l'importance croissante prise dans nos vies par le numérique correspond absolument dans le temps avec la montée en puissance de la philosophie *queer*, avec les

controverses qu'elle soulève mais aussi avec le prestige qu'elle acquiert dans les esprits, sauf dans les esprits récalcitrants ou réservés considérés, parfois avec raison, comme réactionnaires. Mais ces homologations sont loin d'être uniformément valables ou pertinentes car si la philosophie *queer* semble surgir des mouvements FtM, ce qui conforterait plutôt mon impression d'une coïncidence entre transhumanisme, vie numérique, narcissisme masculin et *queerisation* de la société, je dois bien admettre que l'importance prise de plus en plus par la vie numérique interfère par ailleurs avec la dénonciation, dans nos sociétés, de la domination masculine, du patriarcat et de l'hétéronormativité, et avec l'expansion (relative malgré tout) des génitoplasties féminisantes destinées à mettre fin aux souffrances des sujets masculins qui se vivent « femmes ». On voit par là que cette *queerisation* des mœurs évolue bien en parallèle avec la montée en puissance de la vie numérique mais qu'elle n'est pas obligatoirement complice d'une oligarchie libertarienne. Et pourtant l'être vivant fluide que propose dans ses meilleurs moments la philosophie *queer* n'est pas sans rapport avec l'idéologie libérale et son culte de la flexibilité et de l'adaptabilité : un être vivant librement guidé par son seul désir sans prison identitaire est ce que je retiendrais de plus exaltant dans cette philosophie *queer* dont l'alliance avec le libéralisme et le transhumanisme déjà en marche reste cependant, à mes yeux, un point d'inquiétude. À l'heure où nous sommes tellement préoccupés, dans un contexte mondial criminel, inégalitaire et misogyne, par la perte de sens du vieil idéal d'égalité et de justice, il est important de clarifier pour nous-mêmes ces positions philosophiques ; de toutes façons les conditions ne seront jamais réunies pour une tranquillité à toute épreuve de nos esprits. Il est possible que les robots et les logiciels nous volent notre travail, comme le prédit Jeremy Rifkin, mais il est beaucoup plus inquiétant que la technologie puisse un jour nous voler notre humanité en faisant cause commune avec une oligarchie libertarienne pour qui la différence des sexes ne serait plus qu'une très vieille histoire, une histoire d'un autre temps qui ne concernerait que la classe des hommes et des femmes dominés, les laissés pour compte privés à jamais de ces paradis de technologies avancées, ces îles de béatitude au milieu d'un laborieux océan de misères.

Aujourd'hui mardi 21 octobre alors que je reprends cette réflexion, très imparfaite, très boiteuse, sur le *queer* et la lettre, j'apprends que le Cyborg, champion paralympique Oscar Pistorius, à l'issue d'un procès de plusieurs mois a été condamné à cinq ans maximum de prison pour le meurtre de sa petite amie. Certes, il savait qu'en tirant quatre fois sur la porte des toilettes il avait les plus grandes chances de tuer la personne qui se trouvait enfermée dans un espace aussi exigu. Que cette personne fût un voleur ou la compagne qui vivait avec lui, l'intention homicide paraît évidente dans une situation qui n'était nullement de légitime défense. Ce fait divers n'est pas sans rapport avec la grande énigme des temps modernes qui concerne le monde libertarien et ses rapports avec l'autre monde, l'infra-monde, presque *underground* (je pense au roman *Lumpérica* de Diamela Eltit), celui des hommes et des femmes limités à leurs possibilités naturelles ou vivant parfois même en dessous de ce seuil humain. Je songe au monde transhumain qui se préfigure, comme dans une *fantasy* de Tolkien, épris des technologies les plus savantes et sophistiquées destinées à prolonger indéfiniment la vie et à accroître les compétences humaines, et aux relations que ce monde presque surnaturel ou de plus en plus surnaturel est amené à entretenir avec l'autre partie de l'humanité, celle qui, plongée dans l'économie réelle, les difficultés de la vie routinière, les déficiences et défaillances de ses organes de naissance n'aura d'autre espérance que de survivre et mourir comme, me semble-t-il, nous faisons tous, au milieu des mille difficultés d'une existence à peine améliorée par quelques prothèses

rudimentaires sans rapport avec les prothétiques tibias de Pistorius et surtout avec l'éducation transhumaine reçue depuis sa naissance par ce champion hors normes dont Mary Shelley elle-même n'aurait pas rêvé si nous songeons au triste destin de la créature de Frankenstein. Je pense à Pistorius comme au surhomme invulnérable forgé par la technologie, forcément égoïste, dont l'avènement est en cours, dans une société de plus en plus inégalitaire, à l'image amplifiée de la société d'aujourd'hui, où la plupart des hommes et des femmes sans privilèges vivront leurs limitations et leurs défaillances naturelles comme le firent les Haïtiens après le tremblement de terre qui dévasta Port-au-Prince le 12 janvier 2010, quand au milieu de la panique générale, avec 300.000 morts et 1,5 million de sans-abris et des ruines à perte de vue, on dut se résigner à amputer les blessés au lieu de réparer les fractures ; et ceux qui malgré tout survécurent au désastre, à la gangrène et à l'amputation n'ont pas reçu les prothèses du beau Pistorius. Mais ne soyons pas injustes, trop rapides dans nos impressions et nos jugements. Nous sommes bien heureux lorsque l'un de nos proches ou une personne que nous aimons ou admirons reçoit le don d'organe qui lui sauvera la vie ou la greffe qui réparera un accident, un lourd handicap de naissance. Où placer la frontière entre ce qui est simplement humain, ce qui relève des bienfaits pour tous du progrès scientifique, des avancées des techniques, des biotechniques et de la chirurgie aux fins de réparer les maladies et la souffrance des hommes, et ces visions transhumanistes partagées par une élite technophile, destinées à prolonger indéfiniment l'existence d'une exquise humanité qui vivrait au-dessus du lot commun ? Ce rêve déjà partagé par des hommes comme Ray Kurzweil, directeur de l'ingénierie chez Google, qui vient de lancer la société Calico, consacrée au prolongement de la vie, ou comme Peter Thiel, le fondateur de PayPal qui puise sur ses propres deniers (environ 3,5 millions de dollars) pour enrayer le processus de vieillissement, ne semble pas s'accommoder de la pauvreté, encore moins de la misère, en aucune façon il ne sera, avant longtemps, accessible à l'immense majorité du genre humain. Les technophiles futuristes inventent et inventeront sans fin des gadgets intelligents, franchiront toutes les limites physiques pour transformer l'organisme, mais ces visions d'avenir, ces innovations transhumanistes sont-elles à la portée du genre humain dans sa grande majorité ? Quand je pense à l'Africaine qui marche sous le soleil, un enfant plaqué contre sa poitrine, un autre sur le dos, pour aller chercher de l'eau très loin de sa maison, je ne peux éviter de mettre les avantages d'une classe immensément privilégiée par l'argent et le talent en rapport imaginaire avec les rêves émancipateurs, libertaires, insurrectionnels de la philosophie *queer* représentée par Martine et Bina, décidée à franchir toutes les frontières biologiques et pas uniquement celles qui coupent en deux les identités selon que l'on naît fille ou garçon. Mais en même temps comment ne pas approuver le projet *queer* de dénaturiser le sexe et la sexualité ? Comment ne pas être d'accord avec cette évidence, sur laquelle insiste le projet *queer*, qu'il n'existe pas de complémentarité naturelle entre l'homme et la femme, que l'homme est la femme et que la femme est l'homme ? La philosophie *queer* ne s'oppose pas prioritairement à la domination et au dogme hétérosexuels, à l'hétéronorme, mais plus fondamentalement à toutes les forces de normalisation qui régulent le conformisme social, *queer* est anti-identitaire tous azimuts et plaide à l'image de Teresa de Lauretis pour un être vivant fluide, librement guidé par ses désirs. C'est bien là que le rêve *queer*, pour aussi stimulant qu'il soit, me paraît parfois affiné avec le libéralisme et les utopies libertariennes : quelle partie de l'humanité pourra se conformer à l'idéal et au projet social *queers* si d'abord nous ne modifions pas, par un grand retournement, les structures patriarcales de ce monde gouverné par la Finance, le Marché, le conflit, la guerre, la discrimination, la haine, en particulier la haine des

femmes ? Ne faudrait-il pas, avant de jouir de la fluidité de son désir et de son potentiel érogène docile aux sollicitations de l'expérience, combattre les forces obscurantistes qui depuis des millénaires favorisent l'émergence et la domination d'une classe de privilégiés de plus en plus puissante et de moins en moins nombreuse face à une classe de dominés de plus en plus uniformisée (la classe moyenne tendant à disparaître peu à peu), de plus en plus nombreuse et appauvrie parmi laquelle on compte des milliers de déplacés, de chômeurs, de nouveaux esclaves, des cohortes d'exclus qu'aucun État, aussi démocratique fût-il, ne pourra plus secourir faute de moyens économiques et de facultés d'absorption ? Et parmi ces bannis du progrès humain dont le dépouillement de plus en plus nous alarme car il devient sans solution, on compte bien sûr les femmes sur qui s'exercent en priorité la violence et les discriminations de toute sorte. C'est pourquoi la philosophie *queer*, que je salue comme une issue aux souffrances humaines liées au sexe, à la sexualité brimée, marginalisée ou normalisée, me paraît parfois un luxe quand je songe aux malheurs de ce monde et à l'urgence encore plus grande de remédier à ses injustices et à ses inégalités sociales par une guerre permanente contre la misère et la misogynie. Pour autant faut-il se priver de ce luxe *queer* que j'assimile sans doute un peu trop vite à cette pointe avancée du libéralisme que sont les utopies libertariennes ? Tout est une question de perspective. La flexibilité sexuelle promue par les *queers* peut en effet nous apparaître liée à la flexibilité économique qui fait le malheur des travailleurs, qui crée la précarité, l'incertitude, les drames sociaux et qui fait au contraire le bonheur, c'est-à-dire les profits des oligarques, des grandes entreprises et multinationales ; mais par ailleurs cette absence de contrainte sexuelle, cet apaisement moral de la société par suppression de fait de toutes les prisons identitaires liées au sexe de naissance et aux impératifs catégoriques du sexe biologique peuvent favoriser un état insurrectionnel permanent de nos sociétés dont les forces vives se libéreraient pour d'autres combats que ceux concernant le sexe et la sexualité. Il faudrait, plutôt que de le critiquer ou le combattre, mobiliser le *queer* pour une alliance démocratique avec toutes les activités culturelles d'émancipation, de libération et de solidarité humaines. Mais le *queer* pourra-t-il accomplir le miracle éthique et social que les activités culturelles les plus enthousiasmantes et avant-gardistes, nos Arts, nos Littératures universelles, n'ont pu de leur côté réaliser ? Nous pouvons encore et toujours penser que la *Recherche* ou la *Divine Comédie* ou *Don Quichotte* ou *Hamlet* ou *La promenade au phare* ou *Les âmes mortes* ou *La passion selon G.H.* ou *Le livre de l'intranquillité*, comme nos vieilles et grisantes mythologies révolutionnaires (autonomie, progrès, internationale des luttes...), nous ont en partie protégés, sinon sauvés, de la domination chaque jour plus sensible des intérêts oligarchiques, de l'emprise capitaliste, de ce triomphe à la longue inexorable du consortium financier qui produit de plus en plus de dominés et d'exclus et qui prépare la destruction intégrale de l'homme (je reprends ici des idées, peu optimistes mais bien confirmées par les sursauts de l'actualité la plus déprimante, de François Meyronnis dans son livre récent *Proclamation sur la vraie crise mondiale*). Oui je peux croire ou faire pour moi-même semblant de croire, afin de ne pas céder au désespoir et de conserver ma foi dans la littérature, la lecture, l'écriture, que nos activités et nos productions culturelles ont une utilité révolutionnaire de résistance, dans toutes les parties du globe, face à la dictature des marchés financiers, que nous possédons là, dans nos pratiques et nos passions de tous les jours, un antidote certain au cœur du danger planétaire d'extinction de l'humain et de l'humanité. Et si nous pensons vraiment que tant de livres troublants et courageux, tant d'œuvres foisonnantes de rêves et d'idées peuvent plus que nos démocraties impuissantes, alors oui nous fournirons matière à espérer et à combattre en intégrant le projet *queer* à

nos vies, à nos luttes et à nos illusions. Ce ne sera ni plus ni moins qu'admettre cette évidence que la littérature qui fouette nos sensibilités et nos intelligences en nous donnant des raisons de croire et d'espérer dans le progrès humain et social est elle-même *queer* depuis longtemps, qu'elle est depuis ses origines hors des prisons identitaires, en lutte contre toutes les formes d'oppression, de discrimination ou de mauvais amour, qu'elle est pour l'amour des drames en âme et pour l'amour du rêve depuis *La Célestine*, depuis les *Lais* de Marie de France, depuis le *Faust* de Goethe, depuis *Le public* de García Lorca, depuis *Le Marin* de Pessoa, depuis *Le journal du voleur*, depuis *Les chants de Maldoror*, depuis *Le portrait de Dorian Gray*, depuis *Água viva*, depuis *Le rire de la Méduse...* Mais ces littératures que je n'évoque que très sommairement par quelques titres qui nous parlent à tous sont révolutionnaires, bien au-delà des contenus de la philosophie émancipatrice *queer*, par les bouleversements qu'elles introduisent dans la langue et par la pensée subversive qui se forge à l'intérieur de leurs ateliers d'écriture, souvent hors du contrôle de la pensée consciente. Avant même que la législation des nations ne s'occupe par exemple de décriminaliser l'homosexualité, ces littératures ont pris en charge la souffrance sexuelle et sociale de tant de sujets discriminés, pourchassés, emprisonnés et assassinés en raison de leurs choix amoureux, la force de soulèvement de la littérature va bien au-delà de la contestation. Ces littératures ne prêchent pas la tolérance, elles nous transforment à l'intérieur de nous-mêmes en nous faisant vivre, comme Clarice Lispector, la passion du hors-soi, ou un effroi extatique comme Lautréamont, ou une hybridité sexuelle aux déclinaisons multiples comme García Lorca. Nous ne devons oublier aucun combat, que ce soit contre le racisme, le sexisme ou l'homophobie ; au cœur du danger de déshumanisation du monde, chacun de nous doit trouver les mots, les pensées, les ressources intérieures pour renouer avec l'illimité du désir qui déborde de tous côtés le projet d'une humanité profondément inégalitaire, ourdi par l'idéologie des néolibéraux et de leurs relais médiatiques, et perfectionné par l'intelligence et l'industrie des futurologues et informaticiens libertariens qui avec l'aide du grand capital expérimentent la faisabilité du rêve de vie éternelle pour les jamais si bien nommés « *happy few* ». Ma crainte de tout à l'heure était d'assister un jour à une collusion entre ces libertariens, assoiffés d'immortalité heureuse et protégée, et la philosophie *queer* quand elle recherche les dérivations divertissantes plus que la révolution : le porno, le piercing, les *sex toys*, le bondage sadomaso, le *fist-fucking* anal et vaginal prétendument bon pour la santé, etc. C'est en ce lieu du pur divertissement sexuel que risquent de se nouer les noces sadiennes des libertariens et des *queers*. Une *queerisation* de la société est-elle possible ou souhaitable dans un monde gouverné par la Finance où chaque jour les inégalités et les injustices s'accroissent, jusqu'à la déshumanisation de la masse grossissante des populations déplacées et errantes, dépourvues du minimum vital, comme la foule des migrants à Calais, comme tant de camps et campements de réfugiés, réalité aussi massive que masquée, dévoilée dans un ouvrage collectif récent dirigé par Michel Agier, *Un monde de camps*. Nous devons tenir compte de ce déphasage entre deux mondes qui ne vivent ni sur le même rythme ni avec les mêmes préoccupations humaines et philosophiques ; l'idéal *queer* a-t-il sa place, sa raison d'être dans tous les mondes possibles ? D'énormes quantités d'argent sont en circulation, indécentes en regard de l'étroitesse des revenus moyens et du nombre grandissant des personnes vivant au-dessous du seuil de pauvreté. Il est criminel autant qu'absurde de mettre à l'amende tant de pays ne pouvant rembourser leur dette alors que les marchés financiers qui ne cessent de former de la valeur à partir des bulles spéculatives destructrices sur lesquelles ils vivent, d'une part, et d'autre part les immenses quantités d'argent sale issu, entre autres, du marché de la drogue,

cherchent et multiplient des investissements à l'abri d'une fiscalité qui en restituerait une partie au peuple. Or il se trouve, et c'est là aussi que le bât blesse, que le marché de l'art contemporain permet aujourd'hui d'absorber (sans risque pour les intérêts oligarchiques) une énorme masse de cet argent en circulation. On nous vante aujourd'hui (*Le Nouvel Observateur* du 16 au 22 octobre 2014), comme si cela relevait du mérite moral ou culturel, le talent et la richesse incommensurable de Yves Bouvier, le passeur aux 500.000 œuvres d'art, intermédiaire discret et prospère de richissimes collectionneurs qui investissent dans l'art leur immense fortune, maître d'œuvre de ports francs à Genève, Singapour et Luxembourg, où les pièces de collection transitent dans le plus grand secret. Dans une économie de l'art désormais mondialisée, ce Monsieur au-dessus de tout soupçon transporte et conserve des œuvres acquises à prix d'or par des milliardaires dans le respect des lois internationales complices de ce marché de l'art en prodigieuse expansion. Nouvelle forme de mécénat ? Le marché de l'art prospère sur ce ciment douteux que personne ne songe à suspecter mais qui peut malgré tout faire mentir nos prémisses : la culture est-elle finalement aussi vertueuse que nous l'avons supposé en misant sur les arts et les littératures pour nous retrouver autour d'idéaux humains socialistes (si ce mot a encore un sens), à contre-courant des projets libertariens ? Et si les arts et les artistes tombaient dans l'escarcelle des oligarques, si la culture devenait véreuse ? On dira sans doute que la littérature échappera toujours à cette tentation ou à cette possibilité... mais qui sait ? Les professionnels de la littérature n'ont plus besoin avec internet d'espaces de stockage, il n'y aura bientôt plus à proprement parler de manuscrits mais le pouvoir capitaliste imaginera bien le moyen de faire de l'argent avec nos stylos numériques ou avec nos cerveaux, cela reste à vérifier dans un avenir que nous ne connaissons pas forcément.

Un âge d'or réservé aux riches semble s'annoncer, il dessinera une nouvelle lutte des classes, avec un avenir bien différent pour les oligarques milliardaires qui vivront cent vingt ans et plus en excellente santé et pour la grande masse des pauvres chez qui la vieillesse sera de courte durée. Le scandale provoqué par le plug anal géant installé par Mc Carthy à côté de la colonne de la Place Vendôme relance l'hypothèse de cette bipartition de l'humanité. Certes, les contempteurs de l'art subversif de l'artiste américain semblent rejoindre les défilés insupportables de la Manif pour tous. Mais l'unanime empressement de F. Hollande, M. Valls, M. Aubry à défendre la valeur et le mérite artistique des œuvres de Mc Carthy donne également matière à discussion ; la subversion devient subitement un nouveau conformisme chez une classe politique bourgeoise empêchée de gouverner à gauche et faisant par contre ostentation d'un idéal artistique marqué à gauche par sa liberté et même sa hardiesse d'expression. C'est aussi le reproche qui est adressé aux réformes sociétales ébauchées par F. Hollande, qui le dédommageraient de son impuissance à faire de vraies réformes sociales conformes aux idéaux de la gauche, comme lutter contre les privilèges de la Finance dont notre Président avait fait son ennemi numéro 1 durant sa campagne électorale de 2012. De fait, il y a bien convergence entre tous ces phénomènes : le règne de la Finance, la disparité colossale entre les revenus, l'espérance de vie indéfiniment accrue pour les plus riches au détriment de celle des populations modestes ou pauvres qui la verront s'amenuiser et périr, et l'empire de plus en plus prospère de l'Art contemporain volontairement subversif qui chez un Mc Carthy dénonce la société de consommation, comme avec sa Chocolate Factory à la Monnaie de Paris, tout en accumulant crédit et fortune auprès de cette même société de consommation. On dira que de tous temps les artistes ont brigué la protection des grands. On nous parlera de Léonard de Vinci et de François Ier, ou encore

de Vélasquez qui demanda le titre de chevalier de l'ordre de Santiago afin d'être anobli par Philippe IV dont il fut le peintre officiel. Peut-on dire pour autant que la peinture fut de tous temps une industrie de l'argent ? Les mécènes n'étaient pas des oligarques mais des aristocrates, ils appartenaient à la noblesse d'épée, ou à la noblesse de robe ou à la noblesse ecclésiastique, tous les grands génies artistiques ne furent pas des prébendés, nous avons tous en mémoire la pauvreté de Van Gogh, la vie précaire des artistes du Bateau Lavoir, rien de comparable avec l'industrie financière et commerciale de certaines vedettes de l'Art contemporain, performeurs subversifs qui enchantent les médias politiquement corrects, et qui alimentent un marché de l'art aussi rentable que peu transparent.

Il ne fait aucun doute cependant qu'il y a beaucoup de grands artistes et des génies dans l'Art contemporain. Nous ne devons oublier ni les maîtres fondateurs comme Duchamp (honoré à Beaubourg), comme Louise Bourgeois, comme Niki de Saint Phalle, ni les actuels performeurs et vidéastes : le fascinant Bill Viola, ses morts et résurrections dans l'eau, les danseurs vidéastes *queers* comme Steven Cohen qui se définit lui-même « juif pédé et Africain blanc », transgresseur, provocateur, militant et revendicatif, dont on aura du mal à visionner sans une profonde émotion « Chandelier » (2001) ou « Golgotha » (2009). Oublions les représentations du sexe, du genre et des sexualités, au-delà du marquage proprement sexuel ces œuvres artistiques où le créateur s'expose mais s'expose aussi au danger, danger de la vindicte, plus simplement de l'incompréhension, ou pire danger du lynchage quand Steven Cohen réalise sa performance dans un bidonville en train de brûler à Johannesburg, ces œuvres artistiques sont littéralement *queers*, elles bousculent à n'en pas douter les canons de la représentation, en mettant le corps à l'épreuve du regard des autres, en dévoilant l'âme avec toutes ses outrances, sa démesure, ses pulsions, en affichant l'intellect révulsé par les scléroses de la société et par les injustices que nous venons de dénoncer. L'art devient alors une insurrection permanente, il est notre seul recours contre cette marche forcée que la Finance impose aux nations. Il est notre meilleure et plus efficace défense contre le sexisme, le racisme, l'obscurantisme des religions, contre la haine. La littérature est-elle susceptible de soutenir elle aussi une insurrection permanente, libératrice et humaniste ? Sans aucun doute elle en a le pouvoir et la vocation depuis toujours, sauf lorsqu'elle cède aux injonctions de l'industrie littéraire qui flatte les goûts les plus conformistes pour assurer le succès de vente de ses produits. Personnellement, je me suis réjouie du Nobel de littérature de cette année, mais aussitôt mon contentement cède devant les commentaires triviaux sur les records de vente : un public qui ne connaissait pas Modiano s'arrache *Pour que tu ne te perdes pas dans le quartier*.

La littérature, l'industrie du livre et la Finance nouent un dialogue intime qui est certes moins tapageur que le commerce lucratif autour de l'Art contemporain, mais le plaisir du texte, de la lecture et de l'écriture, pourrait malgré tout, peu à peu, dans ce contexte commercial, perdre son âme. C'est bien là, plus encore que dans le domaine des sexualités et de la mode, que nous attendons les bénéfices des propositions et de la révolution *queers*. Ces propositions devraient faire sentir leurs effets bien au-delà d'une philosophie anti-identitaire qui s'oppose aux forces de normalisation de la sexualité et au conformisme social. Avant que les libertariens ne s'emparent de la méthodologie *queer* pour rendre leur projet social transhumaniste à la fois plus attrayant et de plus en plus inconciliable avec les préoccupations de simple et laborieuse survie, il conviendrait peut-être d'examiner comment la culture *queer* pourrait s'affranchir politiquement de la Finance et contribuer à la consolidation d'un vrai humanisme. Elle n'aurait pas forcément à dicter ni à conseiller à la littérature de nouveaux

canons ; la littérature a de tout temps été révolutionnaire et en avance sur la société, la littérature a été *queer* avant la lettre, elle est peut-être plus *queer* que le credo et que les improvisations sociétales et comportementales *queers*. Songeons à la Picaresque, au Dadaïsme, au Surréalisme, à un Jean Genet, à un Fernando Pessoa, à un García Lorca, à un James Joyce et, côté femmes, à un art d'écrire subtilement étrange et perturbateur qui est le meilleur antidote contre l'hétéronormativité, contre le logophallocentrisme, contre le sexisme, mais tout autant (pensons à Nathalie Sarraute, à Marguerite Duras, à Clarice Lispector, à Lídia Jorge, et avant elles, à Virginia Woolf) contre les conventions traditionnelles du roman. Impliquer l'écriture dans les mouvements les plus imperceptibles et fugaces de la conscience, l'enraciner fortement dans le corps humain et son épopée quotidienne (pensons au corps de la mère chez Hélène Cixous), aborder et absorber la perpétuelle insatisfaction corporelle qui est aussi celle de l'esprit humain, s'appuyer sur les perceptions du corps pour se constituer un imaginaire sont des démarches d'hier, d'aujourd'hui et sans doute de demain qui devraient trouver dans le *queer* et chez les *queers* un encouragement, un écho, un réconfort. Le *queer* serait alors une variation idéologique et sociétale absolument nécessaire à l'humanisme, une précieuse composante de cette forme « thème avec variations » qu'est la Littérature, notre rempart contre l'insidieuse fabrique sociale de monstres.

Je nous souhaite à toutes et à tous de voyager longtemps encore, non pas sur les villes flottantes de Patri Friedman, ces nouvelles civilisations constituées de sociétés égoïstes et préservées, plus riches et mieux gérées, mais loin de soi en compagnie de Littérature (« A criação me escapa... Basta-me o impessoal vivo do it »), avec Lol V. Stein, avec Shéhérazade, avec G.H., avec Fillette, avec Alberto Caeiro, avec Ricardo Reis, avec Álvaro de Campos, avec Bernardo Soares, avec Sinbad le Marin, avec Tinbad le Tarin, avec Jinbad le Jarin, avec Whinbad le Wharin, avec Ninbad le Narin, avec Finbad le Farin, avec Binhad le Barin, avec Pinbad le Parin, avec Minbad le Malin, avec Rinbad le Rabbin, avec Xinbad le Phtharin, avec...

... alors là on dit oui on veut bien Oui.¹

¹ Petit hommage à Molly Bloom et à James Joyce.